

Richard Abibon

# Culpabilisation

A propos de « Nos vies formidables »

De Fabienne Godet et Julie Moulier



J'ai déjà vu un certain nombre de films de ce genre : retrait thérapeutique à la campagne pour toxicos en quête de sevrage. Celui-ci est particulièrement sensible et intelligent. Il m'a amené de l'eau au moulin de ma réflexion sur l'attitude thérapeutique des soignants. Le film semble les laisser à l'arrière-plan pour se centrer sur Margot, trente ans, et les relations qu'elle tisse peu à peu avec les autres pensionnaires. On propose beaucoup d'activité de type « lâchez votre énergie, criez, trouvez votre hurlement d'animal, et réunions régulières où chacun est invité à « parler de soi ». Les règles n'en sont pas les mêmes que chez moi. Certes, on invite les gens à ne pas se couper la parole mais, dans le cadre d'une solidarité active entre participants, on leur demande de s'interroger les uns les autres et de suggérer des avancées et des solutions.

Les animateurs, un vieil homme et une femme un peu plus jeune sont discrets et ne parlent jamais d'eux. Cependant ils instillent la morale que j'ai déjà dénoncée dans le cadre de la psychanalyse : vous êtes responsable de ce que vous arrive. Et malgré l'injonction répétée « personne ne juge personne », sous couvert d'aider à la progression, les jugements ne cessent de tomber.

Voyons comment cela se passe pour Margot.



Très renfermée au début, le visage buté exprimant une grande souffrance intérieure, elle se prépare à quitter la communauté dès le premier jour en disant que les groupes de parole ne sont pas son truc ; elle finit par rester. « Je suis venue pour décrocher, pas pour étaler ma vie ». Néanmoins elle s'ouvre peu à peu au travers d'activités corporelles apparentées au yoga et au cri primal. En effet, on n'a pas besoin d'y étaler sa vie. En la regardant commencer à pousser des cris et se mouvoir, je me disais que ces méthodes pouvaient avoir du bon dans ce genre de cas. Du moins au début.

Entre temps elle écoute les autres raconter leurs histoires, et elles sont gratinées. Tous ont fait du mal aux gens qu'ils aiment pour leur extorquer de l'argent ou un droit de visite à un enfant. Tous ont volé, frappé, parfois avec une violence inouïe. Certains se sont trouvés responsables de la mort de l'être aimé, sans en avoir eu l'intention.

Finalement, un jour, elle déballe un truc. À 17 ou 18 ans, après une dérive de plus en plus accentuée, elle rentre de boîte à 5h du matin complètement bourrée sur quelques substance additive, dont coke. Un mec la suit et s'introduit dans le hall avec elle. Il tente de la violer, elle résiste, et le mec lui casse la gueule méchamment. Rentrée chez elle, le visage tuméfié, elle ne peut dissimuler. Comme si ça ne suffisait pas, sa mère et son frère lui appuient rudement sur la culpabilité. Si elle ne se droguait pas, ça ne lui serait pas arrivé. Son frère lui file deux claques et sa mère renchérit : « elle va pas arrêter de nous faire chier celle-là ! ». Ça a entraîné une dérive encore plus forte avec consommation de toutes les drogues possibles et imaginables sur fond d'alcool permanent.

Comme il est recommandé, les participants l'interrogent, et les animateurs appuient dans le même sens : au fond, c'est vrai, tout ça est le résultat de sa consommation. On lui met les points sur les i : arrête de te victimiser, reconnait ta responsabilité.

Crac, double peine, comme lorsque mon analyste me reprochait de me faire sadiser par mon patron, comme d'aimables collègues m'invitaient à m'interroger sur moi-même dans la répétition des situations où je me faisais virer des institutions. Sans se rendre compte, tous autant qu'ils sont, qu'ils répètent eux-même le credo de cette idéologie de la responsabilité qui a inventé le terme de « victimisation ». C'est bien plutôt de culpabilisation qu'il s'agit.

J'ai eu peur pour Margot, peur qu'elle quitte cette institution où elle avait néanmoins réussi son sevrage. Tout en pensant qu'ils méritaient qu'on leur claque la porte au nez.

Elle replonge dans une immense tristesse. Elle se referme.

Un jour, elle se tient debout dans le parc, non loin de ladite porte, le regard perdu vers la cime des arbres. La thérapeute sort et la rejoint.

- Vous rentrez chez vous ? demande Margot.
- Oui. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?
- J'écoute les oiseaux.
- Comment peux-tu écouter les oiseaux quand tu ne peux pas écouter les suggestions de tes camarades ?

Margot s'éloigne brusquement, en rogne. Cette thérapeute mérite des baffes.

Après un grand moment de désespoir, ponctué de diverses péripéties entre les membres du groupe, elle se lâche à nouveau dans le groupe de parole.

« J'ai été abusé par mon grand frère depuis toute petite. Au début, c'était des câlins, je trouvais ça gentil et puis, je l'aimais beaucoup. Et puis il est allé plus loin, il a commencé à me déshabiller. J'ai jamais osé lui dire non. J'avais honte et je me sentais coupable de ne pas lui dire non. Mais c'est vrai que j'éprouvais du plaisir, alors c'était compliqué. Je n'ai jamais rien dit à mes parents ».

Alors là, ça moufte plus du côté des thérapeutes, pas plus que du côté des camarades. C'était pas la peine d'appuyer sur la culpabilité repeinte aux couleurs de la responsabilité. Elle était déjà là, et elle n'y était que trop. Elle ne disait pas non comme on ne dit pas non à un parent ou à un adulte en position d'autorité. Et c'est vrai que ça peut apporter un plaisir, la sexualité. Dans ces conditions, il est extrêmement difficile d'être « responsable ». On ne peut pas exiger ça de quelqu'un en position d'infériorité et de faiblesse. C'est justement cette exigence qu'elle supportait dans sa tête, sans jamais en parler à personne, avec sa conséquence, cette honte de n'avoir pas su dire non, sentiment qu'elle partage avec la plupart des filles violées.



Le vieil homme thérapeute reprend ça avec un peu plus d'humanité que sa plus jeune collègue. Il voit Margot en entretien individuel et lui suggère de faire venir ses parents pour leur dire tout ça. Aïe. Est-ce une bonne idée ?

Elle y consent néanmoins. La confrontation se passe en présence du thérapeute. Elle parle d'abord de sa dérive toxicomaniaque, elle leur dit qu'elle est désolée des désagréments que ça leur a causé. Puis elle se lance dans le gros morceau, de la manière la plus édulcorée possible, évitant les mots « viol » et « abus ». Dès ses premiers mots, les réactions de sa mère énoncent la couleur :

- « Mais qu'est-ce que tu racontes ? allons... ! quel jeu tu joues là... ?
- Je ne joue pas.
- Mais enfin vous étiez des enfants ! Maurice dit quelque chose !

et le père, visiblement perdu, ne dit rien.



- Arrête maman, tu le manipules, comme tu manipules mon frère et comme tu m’as manipulée. Papa, dis quelque chose.

Après un long silence le père ânonne : « prend tes affaires, on te ramène à la maison ». J’ai été soulagé de constater qu’elle ne partait pas avec ses parents. Elle a retrouvé le sourire, elle peut jouer au volley avec les autres.



Là je me suis retrouvé en face de ma mère lorsque, décidant de sortir de mon silence de 40 ans, j’ai commencé à lui dire : « en ce moment, j’ai des ennuis avec mon patron.

- Tu dois faire ce que te dit ton patron.

Le ton autoritaire d’admettait aucune réplique. Fin de l’entretien. Ma mère n’a jamais su de quels ennuis il s’agissait. Pour ceux qui me connaissent, c’était l’histoire des enfants dits-autistes qui sortaient de mon bureau et que je suivais où ils allaient. C’était l’histoire de la petite fille qui ne marchait pas et qui avait marché à sa deuxième séance avec moi. C’était l’histoire que j’avais été viré pour avoir travaillé dans les couloirs et les escaliers, car pour être « responsable », il faut fermer la porte de son bureau et imposer la psychanalyse à ces enfants qui n’ont rien demandé.

Et pour être « responsable » il faudrait que j’admette que je l’ai bien cherché. Eh bien non, ma mère est une conne et les institutions aussi. Y’a aussi des fois où c’est ça qu’il faut admettre. C’est ce que fait Margot en dénonçant les viols par son frère et les manipulations de sa mère.

Le film est co-écrit par la réalisatrice et l’actrice principale. Je ne sais rien de leur parcours, mais ça sent le vécu. Je ne suis pas sûr qu’elles aient eu la même réflexion que moi sur la méthode thérapeutique. Mais si oui, chapeau, vu leur âge. A travers Margot et les autres protagonistes, j’ai bien reconnu des gens que j’ai côtoyé. J’ai surtout bien reconnu l’aveuglement de la mère amoureuse de son fils au détriment de sa fille, cas de figure on ne peut plus fréquent. Avec toutefois des exceptions dont je suis. C’est peut-être bien de sa petite fille disparue à l’âge de trois jours qu’elle était inconsolable. Mais ce n’était peut-être qu’un élément de plus dans son incapacité générale à l’écoute.

A propos de non écoute et de culpabilisation, en voilà encore une que je dois à mon premier analyste. Un jour, cherchant à me garer dans la ville de Saint-Avoid où je devais passer

la nuit, je trouve un grand parking désert. Belle aubaine, je me gare. Le lendemain soir, après une journée de travail, je découvre avec stupeur que ma voiture n'est plus là. Laisant mon regard faire un tour d'horizon, je l'aperçois plus loin, garée dans une rue. La vitre a été forcée, le volant est tordu. Forcément, il était bloqué par l'antivol. J'aperçois alors à l'entrée du parking le panneau que je n'avais pas vu la veille à cause de l'obscurité. Le parking n'était en effet pas du tout éclairé et il faisait nuit noire. « Stationnement interdit de 7h à 18h les jours de foire ». Les commerçants mécontents de trouver ma voiture à leur emplacement l'avaient forcée pour la déplacer.

Racontant cette histoire à mon analyste, je m'en plaignais amèrement. Je n'avais pas des masses de fric et cela allait représenter des frais de réparation imprévus. Soit dit en passant, il était en grande partie responsable de ma dèche, vu le tarif exorbitant qu'il me demandait. Mais devinez sa réaction ?

– Ben, pourquoi vous tentez le diable ?

Ça y est, c'était encore de ma faute.

Mon analyste aussi était un con. Mais il ne faisait que se conformer à l'idéologie générale de l'éducation et de la « psychanalyse » dont le film que je viens de commenter est un nouvel exemple.

jeudi 10 octobre 2019